

# Zygmunt Bauman

*« La précarité  
est le seul élément  
qui rassemble »*

---

ENTRETIEN BERNARD POULET

PHOTO ALAIN MANDEL



« Cela ne vous dérange pas si je fume? ». Ce matin-là, il est neuf heures dans une villa de la banlieue résidentielle de Leeds, à 300 kilomètres au nord de Londres.

**Zygmunt Bauman**, 87 ans, oeil malicieux, reçoit en bourrant sa pipe. En ces temps de prohibition du tabac, la question, venant d'un vieux monsieur d'apparence fragile, surprend un peu.

Mais **le sociologue** qui s'est acquis une notoriété mondiale en inventant le concept de « société liquide », a toujours cultivé le non-conformisme. Il a, en outre, conservé une vigueur intellectuelle qu'il démontrera pendant plus de deux heures d'entretien.

C'est en 1968 que ce juif polonais, qui avait échappé aux camps nazis en fuyant en URSS, a dû quitter son pays, victime de la montée des campagnes antisémites orchestrées par le Parti Communiste polonais. Il a été accueilli à l'université de Leeds en 1972, d'où il s'est construit une notoriété mondiale.

Le marxisme de sa jeunesse polonaise a été jeté aux orties voici bien longtemps. Mais il a conservé son inquiétude et sa capacité d'indignation face aux dérives de nos sociétés marchandes dont la crise fait sauter les protections « dures » qui abritaient les plus faibles. Ses constats sont souvent sombres. Mais l'homme demeure d'un optimisme incroyable, et revigorant.



De vos travaux, le grand public a principalement retenu l'idée que nous faisons l'expérience, inquiétante, d'une « société liquide ». En quoi les sociétés modernes sont-elles devenues plus liquides que celles qui les ont précédées ?

« L'encyclopédie définit la liquidité par l'incapacité à garder durablement une forme. Pour une société, c'est bien sûr une métaphore. Et elle n'est pas si nouvelle puisque je l'ai empruntée au Marx de l'époque du Manifeste communiste. Marx et Engels, à cette époque, étaient des jeunes gens enthousiastes qui se réjouissaient de cette "liquidité". Ils se félicitaient du fait que le capitalisme dissolvait tout ce qui avait été solide, rigide, dans les sociétés précédentes, et que tout devenait fluide. Les statuts, les conditions sociales, les rapports de production, les contraintes qui avaient pesé jusque là sur la condition humaine, tout allait se dissoudre, changer de nature. Ils se félicitaient de ce que le monde s'ouvrait au changement et de ce qu'un nouveau monde, plus équilibré et solide, allait pouvoir être bâti.

Beaucoup avaient le sentiment que les choses ne tenaient plus très bien ensemble ; les restes de l'Ancien Régime se défaisaient et ne pouvaient plus remplir leur rôle, créant une situation chaotique. C'est pourquoi ils ne faisaient plus confiance à ce qui avait été solide et voulaient le remplacer. On imaginait créer des choses mieux bâties, sous l'empire de la raison, des technologies, de la science, pour redonner une base solide au fonctionnement de la société. Cet état d'esprit était très répandu dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les gens voulaient vraiment se débarrasser des anciennes formes de cohabitation et de contrainte. L'idée de rendre fluide tout ce qui avait été solide jusque là était bien traduite par le terme de liquidité. Néanmoins, à l'époque où la métaphore de la liquidité a été

**« AUJOURD'HUI, NOUS VOULONS TRANSFORMER L'ÉTAT DES CHOSES. MAIS LA LIQUIDITÉ A CESSÉ D'ÊTRE UNE SITUATION INTERMÉDIAIRE POUR REBÂTIR QUELQUE CHOSE DE SOLIDE. ELLE EST DEVENUE UN ÉTAT PERMANENT »**

utilisée pour la première fois, tous les contemporains n'étaient pas hostiles aux formes solides, bien au contraire. »

Et aujourd'hui ?

« Aujourd'hui, comme nos ancêtres du XIX<sup>e</sup> siècle, nous voulons transformer l'état des choses. Nous sommes obsédés par le

...

« L'IDÉE QUE NOUS ATTEINDRONS UNE SITUATION OÙ LES CHOSES POURRONT ÊTRE STABLES, OÙ LE TRAVAIL ALIÉNANT N'EXISTERA PLUS A LONGTEMPS ÊTRE PROFONDÉMENT ANCRÉE DANS NOS CONSCIENCES »

...

besoin de modernisation. Mais la liquidité a cessé d'être une situation intermédiaire préparant une réorganisation du monde, un moyen pour rebâtir quelque chose de solide, elle est devenue un état permanent. En France, messieurs Sarkozy et Hollande ont au moins un point commun : tous les deux veulent moderniser leur pays, ils le veulent, pourrais-je dire, de manière obsessionnelle et compulsive. Moderniser pour moderniser, sans que l'on comprenne bien où cela conduit, sinon à une espèce de mouvement perpétuel.

Quand j'étais un jeune homme, nos maîtres parlaient aussi de modernisation, mais comme d'un parcours à accomplir pour atteindre un but, un état stable, permanent. La modernité est devenue l'état de modernisation ininterrompue et la liquidité un état permanent. Contrairement aux corps solides, les liquides ne peuvent pas conserver leur forme quand ils sont poussés par une force extérieure. Et cela est précisément le trait le plus frappant du type de cohabitation humaine caractéristique de la modernité "liquide". Les liens humains sont fragilisés.

C'était peut-être déjà le cas au temps de Marx et Engels, mais ils l'ignoraient et considéraient que c'était simplement une transition difficile qui devait avoir un terme. Cette illusion s'est dissipée, et nous vivons clairement aujourd'hui dans un état d'incertitude permanent. Nous sommes condamnés à apprendre à vivre avec.»

Peut-on dire qu'il y a eu une accélération du phénomène, au moins dans les sociétés occidentales, autour des années 1970 ?

« C'est vrai qu'on peut noter une accentuation des changements dans ces années-là. Mais dans les années soixante-dix, l'idée communiste demeurait, au moins comme une puissante conviction même si elle était en déclin. L'idée d'une révolution n'avait pas disparu, ni

l'illusion qu'après cette révolution, on atteindrait une certaine stabilité, qu'il n'y aurait plus besoin d'autres changements.

De même, après la chute du communisme, à la fin des années 1980, l'essayiste américain Francis Fukuyama n'hésitait pas à proclamer la "fin de l'histoire" avec ce qu'il croyait être le triomphe de la démocratie libérale. L'idée que nous atteindrons un jour une situation où les choses pourront être stables, où le travail aliénant n'existera plus et où nous pourrions profiter de nos réalisations a longtemps été profondément ancrée dans nos consciences. Et aujourd'hui encore, cette idée demeure au cœur du discours de tous les mouvements fondamentalistes.

Mais désormais, dans la phase "liquide", les formes sociales ne peuvent plus se maintenir en l'état durablement. Il ne peut plus y avoir de stratégies à long terme. La vie sociale et les vies individuelles sont fragmentées alors que pouvoir et politique se séparent inexorablement avec l'effacement de l'État-nation. Et la résolution des difficultés causées par le caractère fluctuant des circonstances repose sur les épaules des individus, censés exercer leur "libre choix". »

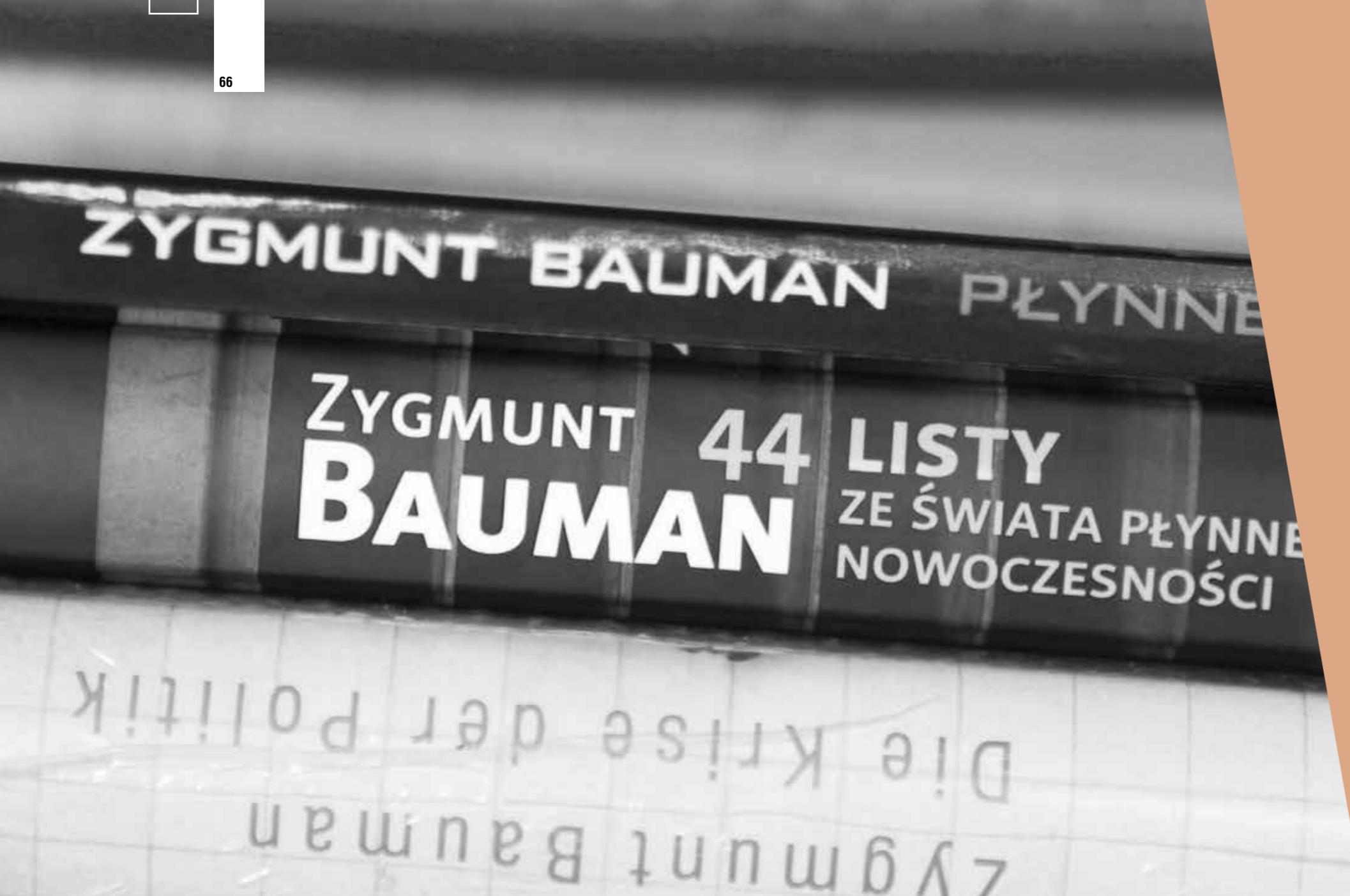
N'est-ce pas la religion qui a longtemps permis de maintenir les sociétés dans un état « rigide », et n'est-ce pas l'effacement du rôle structurant de la religion dans nos sociétés qui est la raison essentielle de leur « liquidité » actuelle ?

« Je voudrais d'abord préciser que lorsque je parlais de mouvements fondamentalistes, je ne voulais pas nécessairement dire des courants religieux. Certaines féministes, par exemple, peuvent être considérées comme des fondamentalistes. Comme beaucoup de mouvements ultra-nationalistes, qui n'ont pas forcément de dimension religieuse.

...



« LES FORMES SOCIALES NE PEUVENT PLUS SE MAINTENIR EN L'ÉTAT DURABLEMENT. POUVOIR ET POLITIQUE SE SÉPARENT INEXORABLEMENT AVEC L'EFFACEMENT DE L'ÉTAT-NATION »



« LA RELIGION EST L'EXPRESSION DES LIMITES DE L'ÊTRE HUMAIN. LA LOTERIE ET DIEU REMPLISSENT LE MÊME RÔLE »

Leur caractéristique commune n'est pas la religion, mais une réponse simpliste à une situation d'incertitude, inquiétante et imprévisible. Ils témoignent du fait que le rêve de fin de l'histoire est toujours vivace. Pour en revenir à la religion, je dirais que je ne crois pas que le temps des religions est terminé. Mon grand ami le défunt philosophe polonais Leszek Kolakowski (*décédé en 2009, ndlr*) avait l'habitude de dire que la religion était l'expression des limites de l'être humain. Nous nous sentons incomplets sans une dimension supérieure au pouvoir humain. Ce sentiment de limitation et d'ignorance de

choses qui semblent nous dépasser est ce qui engendre une demande de quelque chose de surnaturel. L'écrivain argentin Jorge Luis Borges a écrit, dans "Fictions", une merveilleuse nouvelle, "La loterie à Babylone", dans laquelle les Babyloniens sont troublés par le fait que, sans raisons, certains pouvaient avoir de la chance, et pas d'autres. Et ceci sans qu'on comprenne comment cela se décide. Ils choisissent donc de s'en remettre à une loterie pour décider du sort des uns et des autres. Pour moi, c'est une allégorie de la foi religieuse. Un délire total mais qui rassure les gens car il suppose une logique à l'absurdité. La loterie et Dieu

remplissent le même rôle, ils nous permettent de croire que nous comprenons pourquoi les choses sont ce qu'elles sont.»

C'est cela qui renvoie les individus à un destin autonome et à une solitude angoissante ?

« Dans la modernité solide, l'insuffisance qui était à la base de la foi religieuse trouvait ses origines dans les communautés humaines,

**1925** NAISSANCE À POZNAN (POLOGNE) DE ZYGMUNT BAUMAN dans une famille juive laïque. Il va être ballotté par les soubresauts tragiques de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

**1939** ADOLESCENT, IL SE RÉFUGIE AVEC SA FAMILLE DANS LA ZONE OCCUPÉE par l'Union Soviétique après l'invasion nazie, au début de la seconde guerre mondiale. Comme beaucoup d'autres Polonais, la famille Bauman est enrôlée pour le travail forcé dans l'extrême nord de l'URSS.

**1944** LE JEUNE ZYGMUNT REJOINT UN BATAILLON POLONAIS intégré à l'Armée rouge. Il participera à la prise de Berlin en 1945.

**1946** MARXISTE, LA GUERRE FINIE, IL ADHÈRE AU PARTI COMMUNISTE. Il reprend des études de sociologie et de philosophie à l'université de Varsovie.

**1954** IL DEVIENT ENSEIGNANT À L'UNIVERSITÉ DE VARSOVIE. La publication de plusieurs livres commence à lui valoir une certaine notoriété, dont une «*Sociologie de la vie quotidienne*», non traduite en français.

**1967** IL REND SA CARTE DE MEMBRE DU PARTI OUVRIER UNIFIÉ POLONAIS, le PC polonais.

**1968** VICTIME DE LA CAMPAGNE ANTISÉMITE DÉCLENCHÉE par les secteurs nationalistes du PC polonais, il est destitué de sa chaire à l'Université de Varsovie (en mars). Il quitte son pays la même année et enseigne à l'Université de Tel Aviv.

**1972** IL ACCEPTE LA CHAIRE DE SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE LEEDS, en Grande-Bretagne.

**1990** PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'UNIVERSITÉ DE LEEDS qui a créé, en son honneur, un «*Institut Bauman*», Zygmunt Bauman prend sa retraite. Mais il continue à publier ; au total, une cinquantaine d'ouvrages.

« SI AUJOURD'HUI VOUS INTERVIEWIEZ FREUD, IL VOUS DIRAIT QUE NOS PROBLÈMES PROVIENNENT DU FAIT QUE NOUS AVONS TROP SACRIFIÉ NOTRE SÉCURITÉ AU PROFIT D'UNE LIBERTÉ DE PLUS EN PLUS ILLIMITÉE »

Ulrich Beck a récemment publié un livre intitulé "Un Dieu à soi" (*God of one's own*, non traduit en français), où il montre que notre incomplétude nous pousse à bricoler quelque chose comme un Dieu à soi, individuel. Les athées qui ne parlent pas de Dieu, utilisent souvent le terme "destin". Ulrich Beck soutient qu'il ne s'agit plus d'une religion reliée à une église organisée mais d'un Dieu personnel. On pourrait parler d'une "religion à la carte". Vous choisissez ce qui vous permet de donner du sens à ce que vous êtes.

L'incomplétude n'est plus vécue comme un phénomène collectif, concernant la communauté, mais comme une insuffisance personnelle, individuelle. Et attention, ce n'est pas le signe d'une sécularisation, au contraire. Max Weber avait trouvé la jolie expression de "désenchantement du monde", convaincu que l'avenir de nos sociétés était à l'athéisme. La science devait peu à peu résoudre tous les mystères. Or on se rend compte aujourd'hui que plus nos connaissances scientifiques s'approfondissent, plus nous découvrons d'obscurité. Il faudrait plutôt parler de réenchantement du monde.»

Quelles sont les raisons pour lesquelles la société est devenue liquide ?

Il n'y avait pas de nécessité, donc qu'est-ce qui explique cette évolution ?

« C'est une question très difficile et pour y avoir beaucoup réfléchi, j'ai moi-même du mal à le définir. Je ne crois pas qu'il y ait eu une seule et unique raison. On pourrait dire que l'arrivée de la modernité liquide a correspondu au succès de l'État-providence.

Dans les sociétés occidentales, après la Seconde guerre mondiale, la construction de l'État-providence et, avec lui, la conviction que nous étions désormais protégés des accidents les plus graves, des aléas de la vie, l'éducation presque gratuite, les systèmes de

santé, ces filets de sécurité ont convaincu la plupart des gens qu'ils vivaient désormais dans un monde à peu près sûr.

Nous avons oublié ce qui avait permis cette situation. D'une génération à l'autre, on n'apprend pas, on oublie les "leçons du passé". Les jeunes générations vivent dans un monde où ce qui avait hanté leurs parents et leurs grands-parents semble ne plus exister. Ils ont le plus grand mal à penser "le monde d'avant", par exemple un monde sans télévision et, pour les plus jeunes, un monde sans Facebook.

Les gens se sont donc sentis assez en sécurité pour critiquer l'idée de sécurité et tout ce qui l'avait permis, en avait fait le socle. C'est ce dont parle Freud dans "Malaise dans la civilisation". La civilisation correspond à une situation de relatif équilibre auquel on parvient entre la sécurité et la liberté. Mais il n'y a jamais de situation parfaitement satisfaisante. Quand Freud écrivait, en 1929, il estimait que les humains avaient abandonné trop de leur liberté, réprimant leurs désirs, leurs instincts au profit d'une sécurité, ce qui était à la source de tous les problèmes psychologiques qu'il analysait.

Si aujourd'hui vous interviewiez Sigmund Freud et non pas Zygmunt Bauman, il vous dirait qu'une grande partie de nos problèmes contemporains proviennent du fait que nous avons trop sacrifié notre sécurité au profit d'une liberté de plus en plus illimitée. Quand l'un des deux éléments devient trop important, cela vire au cauchemar. La sécurité sans liberté, c'est la prison ou l'esclavage. La liberté sans la sécurité c'est le chaos et la jungle. »

En fait, cela veut dire qu'il n'y a pas de civilisation s'il n'y a pas d'État ?

« C'est là où je veux en venir. La modernité liquide résulte de l'effondrement de l'État-providence. Quand les gens ont acquis les bénéfices de cette protection, ils commencent à ressentir l'État-providence non plus comme

un bouclier mais comme un problème, une contrainte. En Suède, où ces protections sont allées le plus loin, jusqu'à garantir un logement pour tous, il est intéressant de constater que les jeunes générations n'en veulent plus. Ils ne veulent plus savoir que lorsqu'ils auront vingt ans, ils ont la garantie de disposer d'un bon endroit où vivre. Ils préfèrent des situations plus précaires car ils estiment que leur liberté est plus importante. »

Trop de confort tue le confort ? Est-ce là le sens de votre réflexion ?

« Au moment de la création de l'État-providence, au lendemain de la seconde guerre mondiale, il y avait globalement un accord gauche-droite pour bâtir et faire vivre ce système. Mais aujourd'hui il y a un nouvel accord pour dire qu'il y a trop d'interférences de l'État dans la vie privée des individus. Ce qui conduit, sous des formes différentes, la gauche comme la droite à souhaiter une "dérégulation". Et la modernité liquide, le démantèlement des contraintes sont justement le produit de la dérégulation. C'est ce qu'ont réalisé les Reagan ou les Thatcher et cela s'est répandu comme un feu de forêt car cela correspondait aux sentiments de l'époque. Et ces sentiments étaient eux-mêmes le résultat ultime des succès de l'État-providence.

Cela est illustré par ce qui s'est passé aux États-Unis avec l'*affirmative action*. Celle-ci visait, en leur accordant le privilège de points supplémentaires, à permettre aux jeunes noirs d'accéder à l'université, ce qu'ils n'auraient pas pu faire sur la base de leurs seuls résultats scolaires. Ces dernières années, le système a été abandonné. Mais qui a été à l'origine de ce changement ? Les noirs américains qui avaient réussi, avocats, entrepreneurs, financiers, qui ne voulaient pas qu'on se rappelle qu'ils avaient accédé à ces positions grâce à l'*affirmative action*. C'est le même phénomène qui a affecté l'idée de protection collective. »



...

C'est pourquoi la classe moyenne des pays occidentaux se révolte contre les impôts, en oubliant qu'elle bénéficie souvent des prestations sociales payées par l'impôt ?

«Oui. Il y a, dans la revendication de plus de liquidité, une démarche qui peut aller à l'encontre de ses propres intérêts. Mais je n'utilise plus le terme de "classe moyenne", pas plus que celui de "prolétariat". Je crois que ces deux catégories sont aujourd'hui réunies dans une nouvelle classe que j'ai baptisée le "précarariat". La grande usine à l'ancienne fabriquait de la solidarité entre les ouvriers. Non seulement ils étaient objectivement dans les mêmes conditions matérielles, mais ils l'étaient aussi subjectivement. La défense des intérêts passait obligatoirement par une solidarité. La solitude, l'individualisme les condamnaient. Aujourd'hui l'entreprise, c'est la compétition et la suspicion généralisées, pas la solidarité.

Si vous avez la chance d'avoir encore un emploi, vous craignez qu'à la prochaine réduction des coûts, vous puissiez être licenciés et vous cherchez des solutions individuelles. D'autant que le salariat à vie dans la même entreprise, c'est également fini. Et cela contribue aussi à l'affaiblissement des solidarités. La précarité est le seul élément qui rassemble, si l'on peut dire. Et l'accent mis aujourd'hui sur le crime et les dangers menaçant la sécurité des individus est intimement lié au "sentiment de précarité" et suit de près le rythme de la dérégulation économique et du remplacement de la solidarité sociale par la responsabilité individuelle.»

Vous parlez des effets de la dérégulation mais qu'en est-il de la mondialisation ? N'a-t-elle pas amélioré

**« LA GRANDE USINE  
À L'ANCIENNE  
FABRIQUAIT  
DE LA SOLIDARITÉ  
ENTRE LES OUVRIERS.  
LA SOLITUDE,  
L'INDIVIDUALISME  
LES CONDAMNAIENT.  
AUJOURD'HUI,  
L'ENTREPRISE,  
C'EST LA COMPÉTITION  
ET LA SUSPICION  
GÉNÉRALISÉES,  
PAS LA SOLIDARITÉ »**

la situation d'une partie des populations les plus pauvres ? Est-ce un autre versant de la société liquide ?

« Il faudrait préciser que la globalisation n'est ni uniforme, ni équilibrée. Elle est au cœur de ce que j'appelle le divorce entre le pouvoir et la politique. Qu'est-ce qui est véritablement globalisé ? La finance, les investissements, la criminalité, le terrorisme, les trafics de drogues ou d'armes, en réalité tout ce qui veut et peut ignorer les lois et règlements locaux.

S'ils n'apprécient pas les lois et règlements qui sont en vigueur quelque part, ceux-ci se déplacent ailleurs. Le capitalisme a réussi à extraire le capital d'un cadre qui le contraignait trop, celui de l'État-nation, avec ses législations et ses contraintes. Il règne dans un espace extra-territorial et très peu surveillé. C'est pourquoi les lieux ne protègent plus. La liberté de circulation, qui a toujours été un privilège, devient l'un des principaux facteurs de stratification de l'âge moderne et post-moderne. Quelques uns peuvent quitter la localité à volonté. Les autres, la plupart, regardent la localité à laquelle ils sont attachés leur filer entre les mains. L'opposition entre le proche et le lointain se traduit par une opposition entre le certain et l'incertain. Car ce qui n'est pas globalisé, c'est la politique. Et le divorce entre pouvoir et politique, c'est que l'un est déjà global alors que l'autre est toujours local, confiné aux seules limites de l'État-nation. »

Cette crise de l'État-nation et ce divorce entre le pouvoir – qui consiste à avoir la capacité de faire ce que l'on décide – et la politique ne seraient-ils pas une composante importante de la crise que traversent les nations européennes actuellement ?

« Nous continuons de vivre dans l'ombre du Traité de Westphalie, *cujus regio, ejus religio*, chaque individu vivant dans un territoire doit suivre la religion de cet endroit. La formule a progressivement été laïcisée sans qu'en change l'esprit. La souveraineté est une notion territoriale, alors que le pouvoir aujourd'hui n'est plus limité par les frontières. Ce pouvoir n'est pas contrôlé politiquement, alors que la politique souffre de plus en plus d'un manque de pouvoir. Les forces du marché sont par défini-

tion étrangères au pouvoir politique. Quand l'Organisation des Nations unies a été créée, on a parlé d'une organisation globale mais en fait il s'agissait toujours de la défense de la souveraineté indivisible de chaque État à l'intérieur de ses frontières. C'était une réaction, parfaitement compréhensible, à la crise de la seconde guerre mondiale et à l'agression sans limite d'une nation contre d'autres nations. Le rôle des Nations unies devait être d'empêcher le renouvellement de ces horreurs et la souveraineté de chaque État devait rester inviolable. En réalité, c'est de moins en moins vrai désormais puisque les banques, les entreprises multinationales tout comme les trafiquants de toutes sortes et les terroristes le font tous les jours. Dans ce contexte, la situation de l'Europe est encore plus absurde. Un simple exemple, presque trivial : comment les ministres de l'économie de dix-sept pays souverains pourraient-ils définir une politique commune ? »

Et si l'ensemble des États décidaient de se protéger et de prendre des mesures qui feraient obstacle au pouvoir des marchés ? Ce scénario vous paraît-il vraisemblable ?

« Le défi serait de bâtir des institutions globales qui seraient l'équivalent, à ce niveau global, de ce que nos grands parents ou arrière-grands parents avaient construit dans le cadre de l'État-nation. Une nouvelle manière de donner voix à l'opinion publique et de la rendre effective. Reconstruire au niveau global quelque chose comme les trois pouvoirs définis par Montesquieu – exécutif, législatif et judiciaire – mais à l'échelle globale. Actuellement nous avons des politiques "internationales". Mais il ne faut pas les confondre avec une politique "globale". La politique internationale, c'est le débat entre les représentants de différents États. »

...



...

Mais les États-nations ont été constitués par des communautés qui estimaient avoir une histoire, une culture, des intérêts communs. Comment imaginer un pouvoir global entre des gens qui partagent peu de choses ?

« Cela prendra évidemment beaucoup de temps. Les États-nations ne se sont pas non plus constitués du jour au lendemain. Ils ont été le résultat de durs combats. Ernest Gellner<sup>(1)</sup> a bien montré que, dans le processus d'émergence de chaque État-nation, plus d'une dizaine de candidats potentiels existaient – des communautés locales bien constituées avec leur langue et leurs traditions – qui n'ont pas pu parvenir à ce statut. Pour les autres qui ont réussi, cela a demandé beaucoup d'efforts et de sacrifices. Aujourd'hui, ce sont les États-nations qui tiennent encore lieu de communautés locales et ce que nous essayons désormais de construire, ce n'est pas une supranation mais l'humanité, une communauté fondée sur les droits de l'homme parce que, que cela plaise ou non, nous sommes condamnés à être dépendants les uns des autres. Si on pollue l'air à Toulouse, ce n'est pas seulement le sud-ouest, ni même la France qui sont affectés mais l'ensemble du globe. Les glaces de l'Antarctique fondent à la suite de ce qu'on fait en Chine, en Patagonie ou en Amérique. Il faut entrer dans le processus où les gens prendront conscience de la nécessité de former une communauté mondiale. »

Qu'appellez-vous « mondialisation négative » ?

« Je veux dire que les forces qui sont déjà mondialisées sont essentiellement des forces anti-politiques. Le point commun entre la finance et le terrorisme internationaux, c'est

que tous les deux détestent les restrictions et les contrôles locaux. Cela, c'est le versant négatif de la globalisation. Le versant positif consiste à bâtir de nouvelles institutions correspondant à la mondialisation, ce qui n'a pas encore commencé. »

Comment expliquer l'image et la démarche, apparemment paradoxale, des nouveaux gourous des nouvelles technologies, notamment en Californie, qui prônent la libération de tous les individus et amassent de colossales fortunes pour eux-mêmes ?

« Il n'y a pas de contradiction. La tendance à substituer la notion de "réseau" à celle de "structure" traduit parfaitement ce nouvel air du temps. La raison d'être des structures était d'attacher par des nœuds solides. Les réseaux servent autant à déconnecter qu'à connecter. Par ailleurs, le succès de ces personnages est utilisé par les avocats du marché dérégulé. Beaucoup n'hésitent pas à mettre en avant le fait que des Steve Jobs ou des Mark Zuckerberg n'ont pas fini leurs études pour consoler les étudiants d'aujourd'hui qui ne peuvent plus payer les droits d'inscription exorbitants dans les universités. On peut devenir milliardaire si on a été refusé à l'université ! Ils sont présentés – et ils se considèrent eux-mêmes – comme la pointe avancée du progrès. Un progrès que l'immense majorité ne verra jamais... »

Vous êtes un émigré polonais d'origine juive, naturalisé britannique. Comment vous définissez-vous aujourd'hui ? Un citoyen du monde ?

« La philosophe Agnès Heller<sup>(2)</sup> se posait la même question. Elle se disait : "je suis hongroise, juive, américaine, une femme : qui suis-je en réalité ?" Et elle ne parvenait pas à répondre. Moi-même, je ne crois pas que l'identité des individus soit facile à définir. Dans ma jeunesse, l'identité n'était pas un problème, c'était un fait, une donnée à laquelle on ne réfléchissait pas vraiment. Aujourd'hui, on se construit son identité, elle n'est plus donnée. Mieux : non seulement vous devez contrôler votre identité mais vous pouvez, vous devez aussi la changer, la faire évoluer. C'est une des principales raisons de la popularité de Facebook, car ce réseau social vous donne la possibilité de faire évoluer votre identité en permanence, et à l'infini. Les gens ont l'impression qu'ils en gardent le contrôle. Qu'ils peuvent toujours y échapper, changer, s'adapter à ce qui est à la mode ou se distinguer. Cela leur donne le sentiment qu'ils peuvent être n'importe qui, qu'il n'y a plus de limite. Bien sûr, c'est largement une illusion. Et puis, quel que soit le temps que vous passiez *on line*, vous devez toujours, à un moment, entrer en contact avec de vrais gens qui, le plus souvent, ne connaissent rien de votre identité en ligne ! »

On imagine sans mal que votre expérience du totalitarisme a profondément modifié votre vision du monde et votre philosophie ?

« Bien sûr, cela a eu un impact considérable sur moi. J'ai été à la fois une victime et, dans une certaine mesure, un acteur du totalitarisme (ndlr : Zygmunt Bauman a été professeur de philosophie et de sociologie à l'université de Varsovie, dans la Pologne communiste jusqu'en 1968). Toute ma réflexion a tourné autour de la question de ce qui peut restreindre ou supprimer la liberté et l'autonomie des individus. »

**« LES FORCES QUI SONT DÉJÀ MONDIALISÉES SONT DES FORCES ANTI-POLITIQUES. LE POINT COMMUN ENTRE LA FINANCE ET LE TERRORISME INTERNATIONAUX, C'EST QUE TOUS LES DEUX DÉTESTENT LES RESTRICTIONS ET LES CONTRÔLES LOCAUX »**

(1) Les travaux du philosophe et sociologue Ernest Gellner (1925-95) ont porté sur la modernité de la société. Comme Bauman, Gellner, de nationalité tchèque, a longuement vécu et enseigné en Angleterre.

(2) La philosophe hongroise Agnès Heller (née en 1929) a entretenu une tumultueuse relation avec le PC hongrois dans les années 50 et 60. Ses écrits sur le marxisme lui valent actuellement une violente campagne de dénigrement de la part du régime de Victor Orban.

...



« NOUS FAISONS  
VOLONTAIREMENT  
BEAUCOUP  
DE CHOSES QUE  
LES POUVOIRS  
TOTALITAIRES  
CHERCHAIENT  
À IMPOSER  
PAR LA FORCE  
ET LA VIOLENCE  
OU LA PEUR »

...

Donc, la « société liquide »  
reste quand même mieux  
que le totalitarisme ?

« C'est difficile de comparer. Car les maux dont souffrent les individus dans une société liquide libérale sont qualitativement très différents. Pas plus qu'on ne peut comparer vingt tigres et quarante jaguars et se demander ce qui est le mieux.

Mais ce qui me préoccupe aujourd'hui, c'est que dans la société liquide moderne nous pouvons devenir des esclaves, de la façon dont La Boétie parlait de la "servitude volontaire". On en voit l'illustration dans la facilité avec laquelle les gens acceptent de livrer leurs secrets personnels sur la scène publique. Jadis, les États totalitaires s'étaient dotés de puissants services secrets pour pénétrer la vie privée des citoyens. Aujourd'hui, ce sont ces citoyens eux-mêmes qui livrent volontairement toute leur intimité. Mark Zuckerberg, le créateur de *Facebook*, a déjà collecté plus de secrets que n'avaient pu le faire tous les services d'espionnage et toutes les polices politiques dans toute leur histoire.

Joseph Nye a fait la différence entre *hard power* et *soft power* (le pouvoir dur et le pouvoir souple, *ndlr*). Le *soft power* repose non sur la contrainte mais sur la tentation et la séduction. Nous faisons volontairement beaucoup de choses que les pouvoirs totalitaires cherchaient à imposer par la force et la violence ou la peur. La modernité liquide a inventé de nouvelles manières de nous ôter notre liberté de décision dans des proportions que les régimes totalitaires n'avaient même pas rêvées. »

## À LIRE, À VOIR, À ÉCOUTER

### SES LIVRES TRADUITS

*Le coût humain de la mondialisation*, Hachette, 1999

*Modernité et holocauste, La Fabrique*, 2002, rééd. Complexe, 2009

*La Vie en miettes. Expérience post-moderne et moralité*, Paris, Hachette, 2003

*L'Amour liquide, de la fragilité des liens entre les hommes*, Éditions du Rouergue, 2004

*La société assiégée*, Le Rouergue/Chambon, 2005

*Identité*, L'Herne, 2010

*Vies perdues : La modernité et ses exclus*, Payot, 2006

*La Décadence des intellectuels. Des législateurs aux interprètes*, Chambon, Actes Sud, 2007

*Le présent liquide*, Seuil, 2007

*S'acheter une vie*, Chambon, 2008

*L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs?*, Climats/Flammarion, 2009

*La Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006

*Guerres d'entropie négative, in Entropia, n°8 : Territoires de la décroissance, Paragon*, printemps 2010

### UN LIVRE SUR LUI

*Zygmunt Bauman. Les illusions perdues de la modernité*, Pierre-Antoine Chardel, CNRS Editions, 2013

### UN SITE

Intégré à l'université de Leeds, *The Bauman Institute* est un centre de recherche et d'enseignement international sur les changements dans nos sociétés. [www.baumaninstitute.leeds.ac.uk/](http://www.baumaninstitute.leeds.ac.uk/)

### RADIO

Début 2013, France-Inter a diffusé en deux parties un long entretien avec Zygmunt Bauman. [www.franceinter.fr/emission-la-bas-si-j-y-suis-zygmunt-bauman-la-vie-est-devenue-liquide](http://www.franceinter.fr/emission-la-bas-si-j-y-suis-zygmunt-bauman-la-vie-est-devenue-liquide)



# Au fait

**Directeur  
de la publication**  
Xavier Delacroix

**Rédacteur en chef**  
Patrick Blain

**Directeur  
artistique**  
Laurent Villemont

**Comité éditorial**  
Lucas Delattre  
Bernard Poulet  
Bernard Raudin-Dupac

**Ont collaboré  
à ce numéro :**  
Vincent Nouzille (dossier),  
Bernard Poulet (entretien),  
Amélie Fontaine (illustration),  
Alain Mandel (photo)

**Mise en page**  
Iségoria Communication,  
[www.isegoriacom.fr](http://www.isegoriacom.fr)

**Diffusion et abonnements**  
À Juste Titres / Abonnéscent  
20, traverse de la Buzine  
La Roseaie B1  
13011 Marseille  
Tél.: 04 88 15 12 40,  
[aufait@abopress.fr](mailto:aufait@abopress.fr)

**Photogravure**  
Le Sphinx  
24, rue Colmet-Lepinay  
93100 Montreuil-sous-Bois

**Impression**  
Les Presses de Bretagne  
Rue des Charmilles  
ZI Sud-Est – BP 196  
35577 Cesson-Sévigné  
Tél.: 02 99 26 55 00  
[www.pressesdebretagne.com](http://www.pressesdebretagne.com)

---

**Au Fait**  
28, rue du Faubourg-Poissonnière  
75010 Paris  
[www.au-fait.fr](http://www.au-fait.fr)

**Contact**  
01 42 46 97 57  
[contact@au-fait.fr](mailto:contact@au-fait.fr)

---

*Au Fait* est édité par BWC  
38, rue des Mathurins  
75008 Paris  
SAS au capital de 209 500 euros  
SIREN 753 995 737 RCS Paris

---

Dépôt légal à parution.  
N° ISSN en cours.  
Commission paritaire en cours